MARIUS-ARY LEBLOND

LES MARTYRS
DE LA RÉPUBLIQUE

* *

L'ÉCARTÈLEMENT

ROMAN CONTEMPORAIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
PARIS — 9, Rue Antoine-Chantin, 9 — PARIS

8e Mille

LES MARTYRS
DE LA RÉPUBLIQUE

* *

L'ÉCARTÈLEMENT

8° Y² 71551 (2)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

EXOTISME :

Le Zézère, roman, amours de Blancs et de Noirs (*Fasquelle*)
Le Secret des Robes, roman des couleurs, en Algérie (*Fasquelle*).
La Sarabande, roman de mœurs électorales, épuisé (*Fasquelle*).
Les Sortilèges, roman des races de l'Océan Indien (*Fasquelle*).
L'Oued, roman algérien (*Fasquelle*).
Anicette et Pierre Desrades, roman d'une enfance créole (*Fasquelle*).
Le Miracle de la Race, roman (*Albin Michel*), grande édition aux « Maîtres du Livre » chez Crès.
L'Ophélia, roman d'un naufrage (*Crès*).
La Grande Ile de Madagascar (*à « La Vie ».*)
Fétiches, contes de l'Océan Indien (*Éditions du Monde Moderne*).
Ulysse, Cafre ou l'Histoire dorée d'un Noir, roman (*Les Éditions de France*).
Le Noël du Roi Mandjar, grand in-quarto, avec 15 aquarelles d'Ary Leblond, édition de Luxe (*à « La Vie »*).
Les Martyrs de la République I. La Guerre des Ames (*Ferenczi et Fils*).
Les Vies Parallèles, roman de grande ville (*Fasquelle*).
Le Métropole. — En France, roman Prix Goncourt (*Fasquelle*).
Les Jardins de Paris, roman (*Fasquelle*).
L'Amour sur la Montagne, roman (*Éditions de France*).
Nature, proses, dessins de Georges Bouche (*Delpeuch*).
La Pologne Vivante (*Perrin*).
La Société Française sous la Troisième République (*Alcan*).
L'idéal du XIX^e^ siècle (*Alcan*).
Galliéni parle... 2 volumes (*Albin Michel*).
Peintres de Races, études sur l'art Européen (*Van Oest*).

A PARAITRE :

Les Martyrs de la République III. La Damnation.
— — IV. La Grâce.

MARIUS-ARY LEBLOND

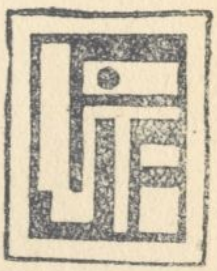
LES MARTYRS DE LA RÉPUBLIQUE

* *

L'ÉCARTÈLEMENT

ROMAN CONTEMPORAIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



PARIS
J. FERENCZI ET FILS, EDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, 9

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur papier Hollande
numérotés de 1 à 10

20 exemplaires sur papier Lafuma
numérotés de 1 à 20

Tous droits de reproduction, traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by J. Ferenczi et Fils, 1927

A CAMILLE MAUCLAIR

pour qui la vie des lettres
est le plus généreux combat
avec l'admiration de ses amis

MARIUS-ARY LEBLOND.

L'ÉCARTÈLEMENT

LIVRE PREMIER

LES SERVITEURS DE L'ORDRE

CHAPITRE PREMIER

L'APPEL AUX ARMES

Douceur de Quimper : charme de ces villes bretonnes cachées comme en des conques au fond des longs estuaires sinueux que la mer remonte lentement avec une voluptueuse tiédeur. Sa poésie, c'est l'abri : à l'écart des tempêtes de l'Océan, à l'écart des civilisations trop agitées. Le mot celtique *Kemper* signifie *confluent :* sur l'Odet, sur le Steir, vous passez maints ponts, les quais ondulent, les eaux frissonnantes s'étalent, une petite Bruges armoricaine se love entre de verdoyantes collines,

ville resserrée où tous les pouvoirs se touchent, où toutes les époques se superposent dans une calme urbanité. La France gothique survit, au creux de ses fortifications, dans la Cathédrale, la maison prébendale des Chanoines et les affables maisons à pans de bois rue Kéréon, rue du Chapeau-Rouge, place au Beurre, venelles du Moulin-du-Duc et du Pain-Cuit. Le XVI^e^ siècle a légué le Logis de Rohan ; le XVII^e^ l'Evêché, le XVIII^e^ les chapelles de l'Hôpital et le Couvent des Dames de la Retraite. L'humidité caressante qui vient de la mer, qui vient des rivières, qui vient de la lande, qui vient du Passé, harmonise les siècles.

Ce matin d'automne Quimper ruisselait. La brume lavait la ville, ses faîtes, son pavé, les quais. C'était comme une pluie secrète de la nuit qui, lentement, partout, nettoyait la vie pour que la lumière s'y reflétât ainsi qu'en des miroirs d'aurore. Les vieux toits d'ardoise, lissés par cette rosée, luisaient bleu, d'un azur de plus en plus pâle ; les très hautes lanternes ajourées de la Cathédrale, les clochers des églises et, autour d'elles, les pignons mêmes brodés de cette mousse d'or qui semble le pollen des brouillards de la Lande d'Armor, avec mystère s'avivaient.

Brusquement l'atmosphère, à grands fracas, se déchira comme de rayons : clairons en tête, le régiment de renfort que le Gouvernement

venait d'envoyer en prévision des événements, rentrait d'une manœuvre de parade. Faces rouges de sueur, les soldats retrouvaient avec plaisir l'accueil enthousiaste d'une population réveillée par ces musiques du courage, se précipitant aux portes et aux carrefours. La cadence de leurs capotes bleues dans l'alignement martial imposa pendant quelques instants à la ville l'unanimité de l'ordre viril : au roulement, volontaire, menaçant, des tambours les cœurs battirent, et les enfants qui, immobiles, avaient regardé les hommes défiler, soulevés derrière eux, les suivirent comme une comète.

Le beau régiment passé, on s'aperçut qu'avec les clairons le soleil s'était levé.

Face au majestueux Evêché, l'Hôtel de la Préfecture brilla quelques secondes dans sa médiocrité plus terne que l'obscurité.

Bâtisse toute neuve et cependant gothique, le Palais républicain déploie sur la place du Chef-lieu de tout le Finistère une copie scolaire de la façade interne du Château des ducs de Rohan à Josselin. Mais comme ce Palais se trouve ravalé et pour ainsi parler mis sur le pavé de la rue, toutes les fenêtres ont perdu leurs fleurs, leurs fleurons inspirés, et s'alignent dans une comptabilité de casiers, selon la loi bureaucratique de la parfaite égalité. Ce n'est pas même la caricature du Passé, car il faut du génie à la caricature, mais un décal-

que, pauvre devoir d'une architecture fonctionnaire.

« Je vous cherche depuis une heure! *Nous tenons un scandale!* »

Sur le Pont le professeur Vaillant, d'un geste impérieux qui surprit le Docteur, venait de faire arrêter la voiture de M. Le Croizec. Celui-ci riposta, les yeux gouailleurs :

« Mes félicitations : vous voilà déjà entré jusqu'au nerf dans la peau du journaliste! Qu'y a-t-il encore?

— Ce qu'il y a?!

« Ce matin, à la suite d'une de leurs « Cavalcades de Bienfaisance », une meute de cléricaux enragés s'est jetée dans la Cathédrale où officiait le Curé — qui est sans nul doute, selon la définition que Larousse donne du Bon Chrétien, « une espèce de poire », mais enfin, quoi qu'on pense, un homme âgé, vénérable : ils sont allés dans tout leur vacarme jusqu'au pied des Autels, l'ont insulté, lui et son vicaire, en les traitant de *lâches, d'andouilles...* »

Sa face éloquente ne pouvait s'empêcher de laisser rayonner la joie sauvage, presque cannibale, qui le dévorait quand il enregistrait ces batailles de passions humaines déchirantes au cœur de l'Église. Le visage, à l'ordinaire préoccupé, du Médecin se détendit dans un de ses bons rires d'enfant qui trop rarement lui secouaient les côtes :

« Et c'est ce qui vous tarabuste, vous, Vaillant, se moqua-t-il, qu'ils se jettent leur triperie à la tête? Mais, mon ami, ils foutent eux-mêmes le feu à leur soutane!...

— L'incident est plus gros que vous ne le voyez! reprit en sourcillant le Professeur. Je vous demande, Le Croizec, de considérer avec une vigilance de médecin la situation dont nous héritons, si l'on peut dire : la mort de Léon XIII, si fraîche soit-elle, libère déjà toutes les violences cléricales qu'il réussissait tant soit peu à contenir! Voilà le grand fait! Nos beaux Chevaliers de Sacristie, qui étaient au moins vingt, n'ont assailli ces vieux prêtres que parce que, sur les instructions de l'Évêque libéral, ceux-ci ne prennent point part à la Croisade fomentée avec sainte fureur contre le Gouvernement. C'est une véritable chouannerie que ces jeunes gens prétendent recommencer au vingtième siècle : ils sortaient d'entendre le Père Coubé qui a eu le front de venir répéter à Quimper son abominable sermon de la Matraque qu'il promène partout!

« Le Croizec, cette violence nous provoque :

« *La République doit riposter : la République doit s'organiser contre la Matraque!*

— Mon ami, dit le Docteur, dont le visage recouvra sa gravité, nous venons de faire décider la conversion du Couvent du Sacré-Cœur en un lycée laïque de jeunes filles, nous venons

surtout de faire attribuer les biens de fabrique aux bureaux de bienfaisance : ne vous semble-t-il pas vraiment que c'est la meilleure réponse? D'ailleurs Combes n'y va pas de « main morte » avec eux : il enlève leurs pensions à cent cinquante prêtres du Finistère qui ont braillé contre la Loi; la langue bretonne est interdite dans les exercices du Culte : il est difficile de faire davantage en ce moment dans un pays aussi religieux!

— Le Croizec, fit vivement le Professeur, ne m'opposez pas toujours « la Bretagne douce et pieuse »! Je crois au contraire qu'il n'y a pas une province de France où le terrain soit plus favorable à l'éclosion de l'anticléricalisme, parce que la tyrannie des prêtres s'y exerce avec cruauté! Certes les gens ici sont mystiques mais sensés : ils ne me paraissent pas du tout satisfaits de voir une telle pluie d'or tomber en ce moment dans l'escarcelle de l'Eglise... et, bon Docteur — appuya-t-il en exultant d'ironie — vous savez comme moi que les plus vieilles familles nobles sont secrètement ravies de la liquidation des Congrégations : à qui mieux mieux elles s'adressent aux Avocats de Paris, députés et anciens Ministres les plus radicaux et socialistes, pour essayer de rattraper les fonds affectés par leurs ancêtres aux couvents! Donc le moment est le meilleur pour passer ici des théories aux actes : *saisissez*

l'occasion au bond, allez trouver le Préfet pour qu'il nous fiche au Bloc les manifestants de ce matin! »

Le Médecin mordit ses lèvres avec une grimace amère, répétant obstinément :

« Le Préfet? Le Préfet!... voilà bien où le bât me blesse! Cet homme qui, malgré tout, nous « commande » au nom de Paris, m'intrigue et m'inquiète. Voilà une force dont on ne peut même pas deviner les buts... puisque lui-même attend toujours le coup de téléphone du Ministère.

« Mon cher, avoua-t-il d'un trait, pour la deuxième fois dans cette semaine M. de Nemours-Filon m'a fait presser, par qui vous savez, de passer chez lui : eh bien! je n'y ai pas été. Je rechigne, Vaillant... je recule! »

Vaillant resta ébahi, mécontent, avide d'action et de riposte :

« Là je ne vous comprends plus du tout! Quoi, au moment où l'abbé Gayraud déclare à la Chambre que l'Eglise est supérieure à l'Etat! où votre damné Amiral de Cuverville voue une flotte française à Saint Michel!! où les évêques de Bretagne pour « châtier » — oui! pour châtier! — les Professeurs, l'Université, refusent de confirmer les élèves des Lycées!!! vous hésitez. Bien plus! quand la moinerie de la ville, houspillée par notre programme électoral — *et, mon cher, surexcitée*

par certains membres de votre propre famille... Ah! Le Croizec, *je ne pardonne pas* à votre fille cadette ce voyage ostentatoire à Rome. Vous nous devez une compensation! »

Le Professeur regardait face à face son Vénérable pour une explication brûlante qu'il méditait depuis quinze jours : M. Le Croizec ne broncha point dans la dignité de sa résolution à respecter coûte que coûte la liberté d'autrui,... des siens. Vaillant reprit avec une plus brutale emprise :

« Oui donc! quand toute la moinerie de la ville menace rien moins que nos têtes du Glaive Electoral, vous vous payez des hésitations?

— Précisément! fit le Médecin avec plus d'énergie, se cabrant. J'ai plusieurs affaires *personnelles* à débrouiller à la Préfecture : une contravention a été dressée à ma stupide Fernande dans la manifestation de dimanche. Parallèlement j'ai, de l'autre bord, des histoires aussi stupides et déplacées de Madame Jacques à arranger, à étouffer : cette femme a ni plus, ni moins, souffleté, et en pleine rue, la religieuse du village qu'elle accusait de cancans perfides au sujet... d'un mariage manqué de sa fille...

— Parfait! coupa Vaillant; je sais tout:... nous voici donc obligés d'enlever, *au plus tôt*, cette institutrice de la fosse-aux-lionnes!

— Non, pas parfait du tout! Evidemment la petite Jacques, qui, elle, mérite toute mon aide, n'aura de trêve que lorsque nous lui obtiendrons Quimper, et je me démènerai; mais c'est un poste important, autant dire impossible, après cet esclandre. Cela paraîtra la pire provocation que de faire obtenir pareil avancement à une institutrice dont la mère manie la gifle comme une battoire sur la joue des Sœurs de la Charité. Qu'est-ce que le Préfet ne me demandera pas en échange?... Bref, me voici — ce que j'abhorre — doublement solliciteur... »

Lestement M. Le Croizec sauta de sa voiture et entraîna le Professeur à quelque distance du cocher.

« Voyez-vous, Vaillant, jusqu'ici je n'avais jamais eu de rapports avec l'Administration : depuis que je suis inscrit au Parti Radical, je sens qu'elle compte mettre le grappin sur moi. *Mon ami, jamais je n'avais eu besoin de personne;* aujourd'hui j'entre dans ma carrière de mendiant : pour celle-ci, pour celui-là, pour défendre Fouinassou que tout d'un coup tout le monde pourchasse sans pitié, pour protéger cette institutrice puis une autre, dix autres, je constate que je vais avoir, *sans cesse,* besoin d'appuis, de *beaucoup d'appuis!* Vaillant, je suis écartelé...

— Vous avez tiré le vin, patron : il faut le

boire; nous trinquerons ensemble! Courez, de ce pas, chez le Préfet : ceux d'en face, eux, se dégrouillent, cria-t-il. Pelletan va venir cette semaine à l'Hôpital Maritime de Brest faire l'extraction des Sœurs : vite, vite, en même temps que vous parlerez de la petite Jacques, il faut que vous fassiez caser aux places vacantes les femmes des nôtres : la femme de Duval, la femme de Tréboul, la fille aînée de Fouinassou! Je ne vous cacherai pas que pour ma part, malgré bien des ennuis qui me tenaillent moi aussi — mais, moi, j'aime ce saint supplice de l'écartèlement — *je suis bigrement content* : les événements se serrent et nous servent! Malheur aux vaincus! »

Le Préfet!

Il était nouveau et de la catégorie des PRÉFETS POLITIQUES qui ont accepté avec zèle le régime restauré en 1898, par lequel l'Administration devient le serviteur personnel du Parti au pouvoir et cuisine obséquieusement à son usage les élections. Puisque ses convictions le rangeaient parmi les Ministériels, M. Le Croizec ne voyait point de danger national dans ce système d'Ordre Politique — pesant à gauche — qui a remplacé l'Ordre Moral — pesant à droite. Mais il découvrait dans quel engrenage pour lui redoutable il s'engageait! Plus le Gouvernement aurait besoin de lui,

mieux lui fallait-il connaître avec quelle prodigalité il serait infailliblement emporté à se livrer âme et corps. Les Républicains ont le sentiment très vif d'un Honneur — de sacrifice — qui les oblige autant que la Chevalerie commandait l'antique Aristocratie : dans la Bataille, sans aucun doute, il se laisserait par lui subjuguer, surtout à partir du moment où il aurait lié conversation avec les hommes officiels : *donc pris avec eux des engagements...* susceptibles de le lier dans sa liberté et sa personnalité, — et n'était-ce pas un peu de sa conscience? Il avait l'intuition qu'alors sa loyauté envers la République serait assez puissante non seulement pour dompter en lui ses sentiments de famille... mais même l'entraîner contre ce que, à tête réfléchie, il estimerait peut-être plus juste et plus humain.

Au moins pouvait-on invoquer mobile aussi noble que l'honneur en pareille affaire, strictement politique?

Oui, puisque l'heure — de toute évidence : Vaillant avait raison — était chargée de haines fratricides et qu'il s'agissait de la France! Au moment où Élie Le Croizec s'enfonçait dans la lutte et tâchait, de haut encore, d'en dominer l'infernale confusion, il croyait, avec tous les hommes de cœur dans tous partis, qu'alors la Patrie était en danger civil!

Tragique équivoque!

CHAPITRE II

AU CRI ON JUGE LA BÊTE BLESSÉE...

On était à la fin de 1903...

Waldeck-Rousseau se mourait.

Ses adversaires criaient : « Il a lâché le combat : il ambitionne la Présidence de la République! » ...il ne s'était retiré que pour s'éteindre en paix. Cet homme dont, à la veille de sa démission, l'on disait déjà : « Ce n'est plus qu'un foie malade », que cependant on voyait à la Chambre, durant les séances de plus cruelle bataille, se raidir à son banc, glacial et compassé, sitôt dans le coupé ministériel, seul, éclatait en sanglots.

Quand le public aujourd'hui pense à lui, il n'évoque que le monument politique, de marbre, d'or et d'ennui, qui accable l'amoureux Jardin des Tuileries; alors cet agonisant, que ses anciens collègues du Cabinet, aux jours durs, allaient quérir chez lui et, presque, por-

taient tout suffoquant au Sénat, dominait encore l'époque de son prestige de Suprême Préfet de la Laïcisation — et, fût-ce secrètement malgré soi, l'entraînait!

Comme tous les Radicaux, le Docteur Le Croizec l'admirait sans l'aimer. Par là se caractérisent — et se jugent — les chefs d'alors, leurs œuvres et ces temps de touffeur. Pourquoi, comment pouvait-on suivre, en s'abandonnant à eux sans rémission, des hommes qui ne vous enthousiasmaient point tant on sentait qu'ils ne croyaient à rien?

Le Docteur Le Croizec procédait de cette génération, formée sous le Second Empire, pendant la jeunesse de laquelle la République apparaissait martyre! haletante et indignée. Depuis, elle respirait mais dans l'incertitude : le ciel n'était pas libre. Un grand mot, comme une révélation de Prophète Hébreu, vibrait dans la nue orageuse : « *Le Cléricalisme, voilà l'Ennemi!* » Sous l'index de Gambetta, les Libres Penseurs se pliaient à cet ordre comme à leur Commandement - de - l'Eglise. Ils *croyaient* « La République menacée », « La République étranglée » dans le « guet-apens de la Réaction ». Leur imagination, façonnée à l'allégorie, *voyait* ces choses en évocations d'un dessin déchirant comme celui des gravures pamphlétaires du siècle, ces vitraux d'une époque sans cathédrales! Comment auraient-

ils vu simple et clair? Trop de fatalités voraces, battant leurs ailes noires, s'étaient abattues en croassant sur le pays, sur la Troisième République : la suite de l'Empire — maréchaux et Préfets revenus au pouvoir sous les dominos du parti conservateur! — la dette de 1870 à payer! la Finance appelée comme comptable pour liquider la débâcle et ne lâchant plus la caisse! la peur d'une nouvelle Commune! l'horreur de Panama! le dégoût du Parlement! Au lieu de grands laïques au cœur génial éclairant le peuple de leur amour et le guidant vers un avenir fort de tous ses dévouements, rien qu'une Chambre de dévoyés sans compétence professionnelle, sans caractères personnels, et un Sénat de Pères repus. Pas de guides et la nuit... La nuit de Valpurgis d'un Parlement de droitiers bâtards et de gauchers chéquards se mêlant dans un même banquet d'opportunisme quand tout à coup l'Affaire Dreyfus fait zigzaguer aux murs le *Mané Thécel Pharès* du Régime. Alors paniqûe lugubre et clameurs qui firent croire à la mort de la Nation! Mais ce n'était pas à la Patrie qu'on pensait : elle eût accordé tous! Depuis Waldeck on la subordonnait au Nouveau Régime, on n'entendait que ce cri :

« *La République* est en péril! »

qui lacérait davantage la conscience de la France.

A la vérité, la France se retrouva non point décomposée mais obscurément bouleversée. Il n'y avait plus de parti net puisque Millerand et Galliffet s'étaient serré les mains dans un même ministère. On discernait seuls deux grands Camps aux limites entrecoupées où la plupart se laissèrent embaucher au hasard. Ils étaient dénommés *Réactionnaires* et *Républicains*. Or les premiers s'estimaient pour le plus grand nombre aussi sincères républicains que les seconds, voire parfois plus démagogues : ils se fussent embrigadés sous les leaders dreyfusards s'ils les eussent crus honnêtes, mais leur goût pour la verve caustique et leur méfiance de frondeurs leur avait fait attacher crédit aux histoires rocambolesques de Rochefort, un revenant de la Nouvelle-Calédonie resté forçat de l'imagination. Les seconds, en se croyant très radicaux, s'avéraient pour la plupart conservateurs : gardiens de la Paix de la République, défendant les privilèges de leur bourgeoisie issue de l'Orléanisme, aussi profondément hostiles au socialisme qu'au boulangisme, antimilitaristes par routine et anticléricaux par pédantisme.

Pour ces gens qui s'effrayaient de tout — de l'Armée, du Clergé, des Ouvriers, de l'Alsace-Lorraine, des traditions libertaires de 1789, des ressources de l'Ancien Régime, — qui avaient peur... de la France comme le dé-

bile Louis XIII eut peur de sa noblesse, de ses magistrats, de ses écrivains, des femmes, de son sang... le grand homme fut nécessairement l'homme d'affaires, Waldeck-Rousseau. Cet ancien Ministre de cabinets bourgeois, où il coudoyait Méline, signifia avant tout un chef d'administration, un maître artisan de restauration, le seul capable de cimenter la République confuse tout en poursuivant la lignée des grands libéraux de la monarchie réaliste. Il fut le Sauveur... du Régime! Il fit des lois non d'attaque mais de défense : pour débarrasser — sinon le pays — l'Etat « des moines ligueurs » en même temps qu'il brimait les officiers « rebelles » ; essentiellement attaché au Concordat et hostile à la Séparation, cet avocat d'autorité ne fut pas anti-religieux : il pratiqua « de la politique religieuse » ; il *gouverna* en divisant et brimant le clergé intrigant comme Richelieu avait châtié les Seigneurs.

Il voulut être le Richelieu du XX^e^ siècle né dans l'anarchie.

Mais, puisqu'il n'existait plus de roi de droit divin et qu'il n'avait pas la conscience évangélique du Peuple Français, pour qui travaillait-il?

Pour un Gouvernement monté d'en bas. Etourdi, grisé par cette clameur qui s'élevait incessamment des cafés et des mastroquets,

« LA RÉPUBLIQUE EST EN DANGER! »

il agissait par une mécanique confiance en la sagesse moyenne qui résulte du choc des ambitions jaillies des appétits vulgaires et des aspirations vers un ordre nouveau. Où peuvent-elles conduire? Fatalités nouvelles qui se pétrissent un corps du limon de la plèbe, s'attachant pour ailes les Droits de l'Homme!...

CHAPITRE III

LES PORTES, LES FENÊTRES S'OUVRENT

ELECTIONS PARTIELLES
AU CONSEIL GENERAL

Candidats du Parti Radical-Socialiste

Canton de Quimper

ELIE LE CROIZEC, *Docteur en médecine.*

Canton de Quimperlé

PROSPER CONCARNOUET, *Avocat.*

Canton de Pont-Aven

YVES LE TRÉGUEN, *Agriculteur.*

Le salon du logis gothique, où le piano s'était tu pour longtemps, ne désemplissait point, et cet événement départemental tout politique provoquait le resserrement de la famille: d'autres arrondissements mêmes arrivaient pour

passer un ou deux jours à Quimper des parents qui venaient aux nouvelles et apportaient leurs vœux. La tante et marraine très âgée de M. Le Croizec, installée par lui dans un hameau de Pont-Aven, avait saisi l'occasion d'accourir au chef-lieu : d'église en chapelle, la pauvre bigote presque infirme, agitée d'une espèce de danse de Saint-Guy, trottait faire des neuvaines pour le succès de son filleul. Toute la maison en riait aux éclats, même Fernande — qui au fond, par fierté de son nom, désirait le succès du père, quoique priant contre lui chaque soir devant l'autel de sa chambre. Elle ne cessait de taquiner, tourmenter la vieille fille chez qui l'amour-propre de la lignée, exalté dans la macération d'une vie monacale, attisait un fanatisme adulateur pour le chef de la famille :

« Voyons! tante Héloïse, vous êtes allée hier soir au sermon avec moi : le Père nous a bien expliqué qu'avec M. Waldeck-Rousseau ce pouvait être encore « de la politique » mais qu'avec ce renégat de Combes c'est la Guerre religieuse; or Papa se présente sur la liste combiste, votre filleul est athée, vénérable de la Loge, mangeur de prêtres; comment pouvez-vous implorer Dieu pour lui?

— Mon enfant », marmottait la vieille demoiselle en agitant le chignon, en tremblant de tout son corps, en tournant des yeux suppli-

ciés mais extatiques, « Elie ira au Ciel! Elie est un saint. Au dernier moment Dieu reconnaît toujours les siens! Ton père ne peut pas faire du mal : comme conseiller général il répandra beaucoup de charité autour de lui! Prions pour attirer la Bénédiction sur sa tête. »

Malgré son horreur de la Politique la famille Le Croizec était obligée d'en parler du matin au soir, *elle y prenait intérêt!* Le Combisme, frénésie autoritaire du Pouvoir, violence spirituelle, se trouvait en harmonie secrète avec les véhémences personnelles des passions qui couvaient chez chacun, les précipitaient à agir et presser les événements : Fernande pour sa dot! Gaston pour hâter son mariage et dépister l'argent indispensable à sa dépense ! Mme Natalie pour suivre sa petite-fille, retenir son petit-fils à Quimper, contenir son gendre, tenir la maison, en écarter les ennemis; Elie Le Croizec contre Bonnafielle comme Bonnafielle contre Decour et Le Croizec! A un gouvernement de volonté et d'exécution à tout prix correspondait, non seulement dans la nation mais jusqu'en l'intimité des foyers, une exaspération d'énergie et de décision à tout coup.

Le Dimanche des élections, Gaston, simplement, en folâtrant, à l'issue de la grand'messe

entraîna sa fiancée, seule, sans sa mère, pour la présenter enfin à toute la Famille officiellement. A cette « cérémonie pudique » il donnait l'attrait d'une escapade : ils s'amusaient, comme d'une figure de cotillon, en pénétrant dans le vieux salon... et, dès le seuil arrêtée en suspens dans sa robe de taffetas changeant à grands ramages de volants, pimpante et dominatrice, elle fit son entrée d'étoile de ballet qui attend les applaudissements. M. Le Croizec et Geneviève étant sortis, Mme Le Croizec, émue, descendue précipitamment, ne cessait de regarder Lucyenne, de l'écouter, de lui sourire d'attendrissement, heureuse que les cousins de province réunis à cette heure avant le repas dominical la trouvassent tous « du dernier mieux », « épatante » !

« Que vos cheveux sont noirs : on dirait la belle laque des têtes japonaises! Vous formerez le contraste parfait avec Fernande. Laquelle d'entre vous est la plus grande? Mettez-vous un instant l'une contre l'autre, mes enfants. »

On ne pouvait point ne pas rester ébloui par la diversité de ces deux figures de Bretonnes : l'une de blé ardent où les yeux sont tout ciel, l'autre où les yeux de mer verdissent dans un type affiné de Mongole au ton d'ambre adouci d'embruns. La blonde tête arrondie de Fernande, d'où les grandes ondes des cheveux des-

cendaient en bouclant légèrement, dépassait de deux doigts la jolie coiffure hardiment frisée de Lucyenne. Leur rapprochement même faisait éclater la merveille presque légendaire des teints ! Non seulement au-dessus, tout autour du visage de Fernande, l'or des ajoncs en fleur rayonnait avec une douceur et comme une fragrance de miel — une blondeur celtique vraiment toute sucrée, capiteuse : une chevelure à la fois fauve et vaporeuse qui trahissait, sous le caprice impétueux et encore enfantin des gestes, la fougue langoureuse de sensualité dormant dans le rêve bleu des regards — mais la chair même, la peau de cette lumineuse fille d'Armor, était mélodieusement tissée de soleil et d'azur, satinée par l'atmosphère opaline du Finistère. Et toute l'églantine qui à l'ordinaire rosissait ses joues semblait s'être transfusée chez Lucyenne, rose vif, presque incarnat, dans le contour orangé de cette physionomie chaude, à sourire d'œillet, à œillade poivrée, sous la noirceur électrique des cheveux serrés, torsadés, par le fer crêpelés.

Fernande ne dit pas un mot, mais, très aimable, angéliquement à la fiancée de Gaston elle souriait, une larme naissante dorant ses yeux émeraudés : elle était ensemble grisée et... humiliée de voir sa future belle-sœur entrer si cavalièrement dans la maison quand elle-même se savait si peu sûre d'en sortir

aussi tôt qu'elle l'eût rêvé! Oh! pourquoi... oui, pourquoi l'amour... le bel amour, n'entrait-il pas tout grand et franc pour toutes deux dans ce salon? Ces élections, accusant publiquement la rupture définitive entre M. Bonnafielle et M. Le Croizec, condamnaient les familles à ne pas se fréquenter pour quelque temps : alors elle, qui eût tant chéri faire ses visites en ville au bras de l'officier avide de l'épouser, elle se trouvait réduite à cette sorte de fiançailles dérobées, — presque honteuses... et dans sa maison même voici qu'elle aurait à s'effacer devant Lucyenne, la vraie Fiancée, la Jeune Mariée à qui vont tout l'élan, toute la parure des compliments, des vœux affectueux, des beaux cadeaux et fêtes joyeuses!

« Fernande, proposa d'inspiration Lucyenne, vous n'êtes pas superstitieuse?... Pourquoi ne nous marierions-nous pas le même jour? »

La larme contenue roula sur la joue de la jeune fille. Elle éclata en sanglots.

« Mais qu'as-tu?

— Qu'avez-vous? »

Elle l'avait appris au sortir de la messe : pour ces longs mois d'agitation les Duportail suspendaient brusquement — presque brutalement — les pourparlers entamés au sujet de la dot, au moment même où la circulaire du

Général André permettait de ne plus l'exiger. Quel événement : tout était à recommencer pour elle!...

Les parents émus l'entouraient. Comment! Fernande, Fernande toujours si allègre et triomphante!

On ne réussit pas à arrêter l'explosion de son chagrin. Elle s'était dominée depuis le matin : cette crise de larmes imprévue lui révélait l'étendue de son découragement intérieur. Fernande, perspicace et inquisitrice, se rendait compte qu'elle commençait à se buter à un obstacle jusqu'ici méconnu, la ténèbre vacillante de l'hypocrisie bigote, silences et sourires réticents des dames Duportail lorsqu'elle les rencontrait dans les rues ou les guettait près du bénitier. Sous ses larmes elle se répétait dans son mutisme violent :

« C'est sur moi maintenant que le malheur va tomber. C'est trop injuste! »

Lucyenne, d'un mouvement soyeux où bruit toute sa robe embaumée, prit entre ses mains fuselées les belles joues de la jeune fille et la baisa sur les paupières humides.

« Gaston, s'écria Mme Le Croizec, celle que tu as choisie est plus séduisante encore que je ne le croyais et comme tu n'es vraiment pas mal, j'ai déjà hâte de voir mes petits-fils.

— Oh oui! chevrota la vieille tante en tremblant, mes amis, n'oubliez pas que vous êtes des

Bretons ! Le père d'Elie avait eu onze enfants ; vous, vous êtes quatre et il ne faudrait pas que votre génération dégénère : c'est prudent que l'un de vous commence au plus tôt ! »

Le double rire de Lucyenne et de Gaston fusa, monta parallèlement, amoureusement s'unit. Aussitôt de son regard moqueur la jeune fiancée accompagna l'intonation langoureuse de sa voix :

« Ma première fille, voyez-vous, sera députée !

— Comment donc, blagua Gaston : elle fera une femme politique à la page si elle tient de sa mère l'insouciance des questions trop sérieuses.

— Pour ça, je dois vous l'avouer, renchérit Lucyenne : je ne veux comprendre goutte aux différences des partis qui se tirent dessus en ce moment à Quimper.

— Je vous en félicite, ma mignonne.

Mme Natalie, qui observait ses expressions, cherchait déjà par quelles qualités elle pourrait la guider. Mais Lucyenne, souple, se dérobait, reluquait à l'entour meuble à meuble, revenait prestement au milieu du salon sans rien perdre de la conversation :

« Ce que l'on dit ou ce que l'on croit n'a d'ailleurs aucune importance, Madame : je me vante de faire voter aujourd'hui pour le père de Gaston mes parents, vieux chouans, dont

plusieurs sont maires dans les campagnes d'alentour. Les hommes, nous pouvons les changer comme nous voulons ! »

Mme Natalie la regardait toujours, et dans son sourire doux et blême se plissait à peine la navrance des deuils anciens,... l'idée de la félicité qu'auraient pu connaître ses fils : dans son âme, au Dieu terrible et juste de la famille française, elle offrait en holocauste tous ses malheurs pour le bonheur de ces enfants légers l'un de l'autre si exclusivement épris. Mon Dieu ! cet amour qui, en général, aux jours de la Paix, entre dans le foyer pour y porter le charme et la délicieuse fortune de la nouveauté, qu'est-ce qu'il va être, qu'est-ce qu'il va créer, qu'est-ce qu'il va devenir, en de telles années, sous ce ciel chargé d'un si implacable conflit civil ?

Elle vit que tous s'étaient tus comme dans le respect des pensées qui passaient sur sa figure et elle se leva alertement : ce mariage était son œuvre !

« Ma petite, je vais vous faire visiter la maison », lui dit-elle avec la douceur de ce beau rite.

Tous, jeunes ou rajeunis, remuèrent avec joie. Ils prirent naturellement l'ordre de l'intimité pour suivre la sémillante Lucyenne qu'on conduisit par les escaliers à trèfles et les pièces aux poutres ornementées, dont chacune,

dans son lambris, portait la niche à coquille où veillent au-dessus des lits les saintes figurines coloriées.

Gaston ne pouvait quitter de ses yeux humectés la nuque chatoyante sous les frisons folâtres, la taille ailée de celle qu'il allait bientôt fixer et posséder en ce logis : dans chaque chambre il lui prenait une main, l'autre, à la dérobée les caressait, les serrait à la faire crier, mais le joli minois, fugace, souriait malignement : aux pressions trop fortes, juste la pointe de sa langue passait entre ses dents pointillées d'or.

Quand on fut arrivé dans la chambre du jeune homme :

« Elle sera évidemment trop petite pour vous deux, observa immédiatement l'Aïeule :... on s'arrangera ; peut-être la mienne ferait-elle mieux votre affaire. Venez donc la voir maintenant. »

Dès qu'on y fut entré, Lucyenne courut ouvrir la fenêtre, et aperçut la Cathédrale :

« Oh ! s'il vous plaît, non, lança-t-elle en portant gaiement les mains devant ses yeux. Je suis fatiguée de la voir depuis que je suis née : elle me rappelle trop que je vivote en province. »

Gaston s'approcha d'elle, grillant de l'embrasser, et ils se mirent, l'un contre l'autre dans le charme de leur prochaine intimité, à

rire à l'unisson, longuement, comme d'un secret commun si spirituel que tout le monde, égayé, s'accorda à cette pensée sans doute très malicieuse pour le bon Quimper trop sérieux dont la rumeur somnolente entrait par la croisée.

« Vous êtes impayable! s'esclaffa Gaston. Enfin, ça va être un peu drôle ici avec vous. »

Et ne pouvant plus se retenir de la prendre par la taille, il l'embrassa sur la bouche dès la première fois devant ses parents, d'un baiser qui sonna.

« Respect! fit la jolie fille en pinçant moqueusement ses lèvres... Dites, Gaston, si j'habite cette chambre, il faudra demander à l'un de vos témoins qu'il nous donne en cadeau de noce un chic gramophone pour notre lune de miel : c'est très à la mode cette année! »

CHAPITRE IV

UNE JOURNÉE BLEUE

Bonnafielle n'osait encore se prodiguer dans le parti conservateur et d'ailleurs il escomptait, dans l'orgueil de ses mépris, que sa défection, — à elle seule — déclancherait l'échec des Républicains. Comment n'aurait-elle point suffi? Pour lui les idées valaient « le 5e fer de la monture » ; ce qui importait, c'était quelques hommes, c'est-à-dire les intérêts. Et leur balance : les calculs. Toute la Stupide Politique se réduisait à savoir peser les forces, les richesses en présence, évaluer les habiletés. Dans le parti de gauche Decour, étant vieux braconnier scélérat des chemins-creux électoraux, restait seul à considérer : or, retenu à Paris par l'Affaire des Chartreux, il ne viendrait point apporter son concours effectif. On jouait sur le billard.

Il suffisait de s'abstenir, de laisser les extrêmes se porter les uns contre les autres.

Avec l'acquiescement du maire Kersacq et des autres modérés, le Comte Devannes avait présenté pour les trois sièges vacants une liste exclusivement monarchiste. Dans sa profession de foi elle invoquait... Waldeck-Rousseau lui-même. Le récent discours au Sénat du grand chef Républicain, réquisitoire aigre-doux contre le Gouvernement actuel de Combes, par tout le pays déconcerté propageait doute et confusion : c'était parfait ! Les grands pécheurs eux-mêmes de la Laïcisation troublaient l'eau où l'on allait pouvoir noyer leur poisson rouge. Bonnafielle, qui en jouissait sataniquement, commençait déjà à prévoir tout l'avantage que sa perfidie allait tirer de la division de Waldeck et de Combes, de la jalousie de ces chefs d'hérésie. « Les « BLANCS » d'Armorique, ressassant aux paysans avec une terreur sourde les mots de « Combes ! » le « Combisme ! » dont le son seul faisait glas, représentaient le mouvement radical-socialiste, — Combes, fils de la protestante Charente ! Jaurès, né dans la rouge Albi ! — comme une révolution du Midi qui bouge et qui brûle, une revanche incendiaire d'Albigeois contre le Nord et la Bretagne celtique, mystique. Pour soulever d'horreur fermiers comme châtelains, ils affectaient d'appliquer toujours aux républi-

cains du département l'appellation redoutable de ROUGES.

Mais M. Le Croizec et ses amis, calmement, tenacement, revendiquaient le titre de BLEUS.

D'enthousiasme ils avaient adhéré aux « Bleus de Bretagne » créés hardiment par Armand Dayot, qui sous la direction du député Guieysse, âme puritaine et haute, groupaient des amiraux, des écrivains, des artistes, l'élite intellectuelle de la province — Réveillère, Clémence Royer, Alexandre Bertrand, Théodule Ribot, Anatole Le Braz — fondaient des Universités Populaires et des revues littéraires de propagande, venaient d'inaugurer avec éclat à Quiberon le monument de Hoche par Dalou, profession de foi civique! *Bleus de Bretagne :* titre à couleur de drapeau idéal pour une race de marins, pris pour frapper mieux que tout autre l'imagination populaire. Déjà ils constituaient une tradition et une grande famille, reliés à la Grande Révolution. On avait exhibé un paysan sur la liste pour accuser qu'en face de la campagne cléricale du Léon et de Saint-Pol se dressaient une Bretagne trégorraise et une Bretagne des Cornouailles intensément républicaines, attachées à leurs libertés, hostiles à toute inquisition électorale du Couvent sous les toits des villages. Elles voyaient dans Combes, positivement, un vieux paysan français, rétif et avare, qui te-

nait tête à l'antique renard italien, à l'astuce et l'emprise étrangères. Et outre les gens des villes avancées une masse de campagnards français se serraient derrière lui; on sentait une vaste partie du pays, tout d'instinct, passionnément affiliée à son effort, à son entêtement, à sa lutte.

Cependant pour accréditer la politique anti-congréganiste dans les départements, pour répondre à toutes les imputations de désordre et de déprédation, il fallait, et d'urgence, faire appel à ceux que néglige en général la stratégie parlementaire : des citoyens vertueux.

La France est au premier chef laborieuse, donc honnête : elle finit toujours par s'incliner devant les hommes désintéressés, en qui le bon sens des masses, dans un Peuple qui a du cœur, reconnaît à la fois une sécurité et une force nationales. D'instinct les sympathies affluaient, se précipitèrent vers le Docteur Le Croizec.

Le Docteur Le Croizec, ce dimanche soir, après une journée d'élections calme mais empressée, se trouva élu à une haute majorité : 347 voix de plus que les deux autres radicaux qui — mais tout juste — passèrent derrière lui.

Devant l'Hôtel de Ville Fouinassou pestait :

« On ne sent pas assez la victoire!

— Puisqu'il n'y a pas encore eu de grande

bataille, lui rétorqua le professeur Vaillant; que voulez-vous de plus? Ça ne vous suffit donc pas, un triomphe moral?

— Ça ne fait vivre personne.

— C'est de première importance, reprit avec énergie le Professeur, pour le parti entier!... Désormais *tous* les républicains de l'arrondissement voteront pour Decour : parce que c'est Le Croizec qu'on suivra.

« Allez! on a beau n'avoir suivi jusqu'ici que des avocats ou des hommes d'affaires, on a été forcé aujourd'hui de consacrer en ce médecin le type le plus crâne du citoyen moderne dans le vieux département. Et le plus vigoureux! C'est beaucoup plus important que vous ne l'imaginez, insista-t-il en toisant le plumitif : le Peuple va aux hommes forts, et la vigueur atteste pour lui, tout comme pour nos vieux Romains, l'intelligence saine, — j'ajoute : généreuse.

— Mais comment donc!... Mais certes! Elie sait que je me suis effacé devant lui... »

Vaillant l'arrêta :

« Le Croizec débute par un succès : enorgueillissons-nous! »

Ils coururent lui porter le résultat à son logis.

Il y dînait dans le cercle de la famille élargie.

Tous se levèrent, l'acclamèrent en riant, l'embrassèrent.

Lui-même riait comme un jeune homme, moqueur et ému.

La vieille tante, de joie — et de partir le lendemain — pleurait.

Avec la coquette familiarité et la finesse de la rusticité bretonne, la petite bonne, participant au bonheur de la famille, alla d'elle-même chercher dans le salon la cave à liqueurs, et, tout accorte sous sa coiffe pimpante dont les dentelles papillonnaient, elle passa à la ronde l'eau-de-vie de cidre chère au pays.

« Elie, à la santé de tes ennemis! »

lança Fouinassou qui bondissait puis s'enfonçait dans son dagobert.

Fouettées, les acclamations reprirent pardessus le timbre cristallin des jeunes filles.

« Nous rions, jeta de sa gorge caverneuse le Professeur, mais c'est une belle journée que celle de votre accès public à la Politique : un conseiller général c'est très important, mon ami! On s'imagine dans le commun que le Parlement seul compte, parce qu'il parle haut et de Paris, où sur les moindres discours la Grande Presse bat la grosse caisse; mais les hommes politiques qui bûchent les questions en province sous le contrôle immédiat de leurs compatriotes, ont un rôle fondamental. Ce sont eux qui pétrissent l'avenir du pays.